

CULTURE

Alberto Lattuada, la mélancolie en cœur et en corps

Sortie en version restaurée de «Guendalina» et «les Adolescentes», subtil et audacieux diptyque du cinéaste italien sur les premières expériences sentimentales et sexuelles.

Si l'on devait choisir une seule facette de l'œuvre composite d'Alberto Lattuada, qui, tout en retenant les leçons du néoréalisme, œuvre aussi bien dans le mélodrame, l'adaptation littéraire que la comédie à l'italienne, on pencherait pour le peintre délicat des amours intranquilles et ses portraits de jeunes filles en fleurs, en proie aux premiers émois et à l'éveil des sens, dont *Guendalina* (1957) et *les Adolescentes* (1960), enfin disponibles sur grand écran dans de splendides versions restaurées, forment un diptyque subtil et audacieux.

Don. Et même sulfureux, car si le premier observait plutôt la naissance du sentiment amoureux avec ce qu'il sup-

pose de don de soi, de générosité, d'abandon et aussi de douleur, le second plus dérangeant, s'attaque à un sujet encore tabou à l'orée des années 60 : la sexualité d'une jeune fille de 17 ans, dont il capte les premiers frissons érotiques, le désir charnel pour un homme de vingt ans son aîné, les tourments qu'il suscite, jusqu'à la désillusion, une fois l'acte consommé... Mais ces récits d'apprentissage, explorant deux versants, l'un sentimental, l'autre sensuel, sont traversés par la mélancolie : celle que parraine la perte de l'innocence, ce moment où l'on voit s'éloigner l'enfance, tout en demeurant étranger au monde des adultes, forcément décevant – comme le rappelle le titre

italien des *Adolescentes* : *I Dolci Inganni*, «les douces déceptions».

A Viareggio, station balnéaire huppée de Toscane où ses vacances s'éternisent, Guendalina (Jacqueline Sassard), adorable chipie de 15 ans dont les parents sont en train de se séparer, tue le temps en compagnie d'Oberdan, un étudiant modeste, dont elle s'éprend peu à peu... Sur un scénario de Valerio Zurlini, *Guendalina* n'est pas dénué de sensualité, mais elle n'est jamais intériorisée par l'héroïne, tenant plutôt au regard ému que la caméra de Lattuada pose sur elle et sur ses petites camarades, notamment dans la scène d'ouverture à vélo, jambes fuselées, mini-shorts, épaules nues,



chevelures au vent. Comme si cette friction entre innocence des jeux et grâce juvénile annonçait la métamorphose à venir de la gamine gâtée en amoureuse sincère bientôt empêchée par le retour brutal à Milan.

En contrepoint, le couple dysfonctionnel des parents, purs produits du boum économique des années 50 – lui mari volage, elle épouse délaissée au conformisme strict – semble tendre un miroir à ce que sera son avenir...

Errance. Si *Guendalina* ne quittait jamais vraiment les oripeaux de la nymphette, pour Francesca, l'héroïne des *Adolescentes* (épatante Catherine Spaak), l'éveil érotique et l'assouvissement du désir, qui ne vont pas sans une forme de désenchantement tel un adieu irréversible à l'enfance, passent aussi par la conquête du regard.

De l'ouverture magnifique, où, pur objet de contemplation, un travelling caressant enveloppe les courbes voluptueuses de son corps endormi en train de faire un rêve érotique, à la scène finale, où dans la pénombre son regard défie la caméra avec la hardiesse et la quiétude conquise de celle qui sait désormais son pouvoir de séduction, le film aura pris la forme d'une errance existentielle, quasi antonionienne, dans une Rome allégorique, où chaque rencontre (ses camarades de lycée, une vieille excentrique, un gigolo, son frère, et enfin son amant qu'elle aura sans doute moins désiré que fantasmé), fait scintiller une facette de son désir, sans pouvoir le contenir en entier, entre attirance

et envie de fuir.

Tel un long soliloque silencieux, dont Lattuada capte la belle gravité, le sexe, le passage à l'acte, la tiennent étrangère entre deux rives, entre un monde d'adultes bourgeois sans éclat, où elle ne se reconnaît pas, et l'enfance qui s'enfuit...

NATHALIE DRAY

ALBERTO LATTUADA
LES ADOLESCENTES (1960)
et ***GUENDALINA*** (1956).



Jacqueline Sassard et Raf Mattioli dans *Guendalina*. CEI INCOM. LES FILMS MARCEAU. TF1